



Annexes

- | | |
|---|-------|
| 1. Géographie sociale au XVIIIème siècle | 2-16 |
| 2. Steinbourg, toponymie, lieux-dits, Flurnamen | 18-21 |
| 3. Témoignage d'un Malgré-Nous, Marcel Hausser | 22-24 |
| 4. In mémoriam, André Weckmann et Steinbourg | 25-32 |



1. Géographie sociale au XVIIIème siècle

Après la guerre de Trente Ans les campagnes sont vides d'hommes et en friches. Louis XIV en 1662 publie une ordonnance qui donne 3 mois aux habitants des terres d'Alsace pour présenter leurs titres de propriété, de venir et habiter et cultiver lesdites terres, sans quoi celles-ci reviendraient à ceux qui les mettraient en culture. L'année suivante l'évêque de Strasbourg met en application ces directives et décide que les biens de ses nombreux villages seront partagés entre les immigrants, de surcroît exemptés de toutes corvées ou impôts pendant six ans. Il autorise le prélèvement gratuit de bois dans ses forêts pour la reconstruction des maisons. Les premières familles installées en profitent. 16 familles suisse les rejoignent de 1664 à 1672. C'est une population jeune, d'horizons divers, qui remet brillamment les cultures sur pied en moins d'une génération.

Voici les éléments dont nous disposons un siècle plus tard :

1° Relevé des superficies de la communauté en 1751

En 1751 on comptabilise **1481 ha** (données fournies par la communauté). Dix ans plus tard, après l'arpentage officiel sous l'autorité du gouverneur Pineau de Lucé, sont dénombrés **1162 ha**. La différence, 319 ha, peut provenir d'une mauvaise expertise et/ou de l'opposition des habitants aux travaux (les relevés furent tellement peu fiables que le successeur de l'intendant n'en tiendra pas compte) mais plus vraisemblablement des terres patrimoniales nobles et ecclésiastiques qui n'ont pas été arpentées car non imposables (l'héritage Erchanger évalué à quelques 250 ha, n'en est pas très éloigné). En valeur relative les 11,6 km² imposables de Steinbourg représentaient 24 % de la superficie imposable du bailliage de Saverne (*1). Au XXIème siècle le ban a 1273 ha dont 396 de forêts.



2° Nature des terres exploitées (1760-1763)

Terres labourables : 341 ha (29,3 %), prés 196 ha (16,9 %), vignes 13,47 ha (0,8 %), pâturages 26,39 (1 %), habitat (1%), le reste, donc plus de la moitié sont des forêts (588 ha).

Par rapport aux communes voisines, frappe la forte proportion de bois, Steinbourg représente **43,8 % des forêts du bailliage** (*1). Des affaires de rentes forestières et de litiges occupent le devant de la scène avant la Révolution. Arbitrés d'abord par la Chambre impériale au XVIème siècle, puis par le Conseil souverain d'Alsace comme en 1715 lorsque le couvent de St Jean lorgne sur le Viergemeindewald. En 1693 on plante un nouveau bois de chênes, le Jungwald. Le 26 août 1718, dix villageois députés de la part de la commune bornent la forêt de Monsau attenante à l'Evêché par plantage de pierres.

Les forêts génèrent des revenus confortables pour la commune, 1800 livres tournois de rentes en 1751, c'est **plus de 68 % des rentes du bailliage** et ce malgré le fait qu'elles étaient déjà sur-exploitées (le règlement forestal de 1754 de l'Intendant de Lucé interdit toute coupe de bois et charge le prévôt de le faire respecter sous peine de sanctions).

Les fonctions de prévôt *(2) et de garde-forestier épiscopal se cumulaient. C'est sur les forêts que Steinbourg avait porté ses efforts patrimoniaux au Moyen-Age, stratégie qui se révélera opportune des siècles plus tard.

En 1766 on recensera **77 feux** à Steinbourg (selon les auteurs on compte entre 4,6 et 5 personnes par feu) qui se partagent **577 ha** de terres hors forêts = **4,5 ha par cellule familiale**, on peut admettre que la moitié était de l'herbe et de la jachère.



De ce qui précède nous constatons une **métamorphose radicale des cultures céréalières du XVIème au XVIIIème siècle**, celles de seigle et d'avoine qui représentaient les 2/3 de la récolte ont complètement disparues. Au XVIIIème siècle l'orge a fait son apparition en tant que culture commerciale pour la fabrication de bière, supplantant l'avoine. On devine un opportunisme des habitants qui en outre abandonnent le seigle à plus faible valeur marchande. On pouvait aussi faire du pain d'orge avec un tiers de froment mais les progrès du froment, qui représentera 60 % du chiffre d'affaires céréales, s'expliquent surtout par l'influence française, les campagnes allemandes étant quand à elles restées au pain noir.

L'assolement est encore triennal avec jachère la 3ème année, le blé étant plus exigeant que le seigle ou l'avoine ne pouvait être cultivé deux années de suite sauf à épuiser le sol. Ce n'est qu'un peu plus tard que le paysan alsacien passera de 2 récoltes en 3 ans à une en 2 ans, ayant compris qu'il vaut mieux une bonne récolte tous les deux ans que deux moyennes tous les trois. Le rendement s'améliorait ainsi et le blé était vendu plus cher. Faisons remarquer qu'avec l'arrivée de la pomme de terre et du trèfle, la jachère pourra être mise en culture à partir de 1770, ajoutant... du beurre dans les épinards. Blé, orge et pomme de terre représenteront environ un tiers des cultures un siècle plus tard.



Vignes

La viticulture est pratiquée à Steinbourg depuis l'époque romaine (traces retrouvées sur le versant de l'Altenberg) et on sait qu'en 828 il y avait déjà 4 vignobles, mais c'est une des plus petites superficies du bailliage (5,6 %) car il n'y a pas d'endroit vraiment indiqué pour. Elle est pourtant très rémunératrice (Saverne est résidence seigneuriale avec une vie raffinée).

L'arpent de vigne rapporte 110 - 73 de frais

= 37 livres ou 675 litres de qualité 1

= 25 livres ou 465 litres de qualité 2

= 12 livres ou 237 litres de qualité 3

Prés

Produit : 37 livres pour 8 de frais =

bénéfice de 29 livres/arpent = 29 quintaux =
1420 kilos de foin

Le village entier produit donc :

- 10.230 livres tournois de grains, ce qui valait en masse de froment de qualité moyenne 50 litres/arpent = 33,4 hectolitres. Cela fait 0,261 par jour par habitant, insuffisant pour assurer la subsistance d'un adulte (base 350 habitants).

Le village n'était pas auto-suffisant.

- grosso modo entre 235 et 724 livres de vin (c.à.d. 43,7
- et 132 hectolitres)
- 545 tonnes ½ de foin

La carte en annexe 3 nous montre ce que furent les terres cultivées (hachurées) et les prairies au XVIIIème siècle. Il n'est fait mention nulle part de culture fruitière malgré le terrain marno-calcaire favorable, car ceux-ci ne rentraient pas dans le périmètre imposable.



4° Démographie

Penchons-nous sur la démographie du village au XVIIIème siècle (annexe 1)

La guerre de Trente Ans avait dévasté Steinbourg, quartier général des hommes de Mansfeld, au point que la majeure partie des familles réfugiées à Saverne en 1622, ne reviendront plus. Seules deux d'entre-elles sont attestées être revenues, deux autres au-moins, dont le prévôt, étaient restées. En 1666 Steinbourg compte 20 feux, une petite centaine d'habitants, dont plus de la moitié déjà composée d'émigrés, en 1700 une trentaine de foyers, 40 en 1720, un doublement en 54 ans. Puis encore un doublement en 30 ans de 1720 à 1750. Pendant ce laps de temps où Steinbourg a quadruplé, la population alsacienne elle passera de 250.000 habitants en 1666 à 445.000 en 1750, la densité du peuplement rural la plus élevée de France frappera de nombreux contemporains (annexe 2 : taux de croissance de la population alsacienne dressée par J.M. Boehler).

Evolution de la population steinbourgeoise

1666 : 20 feux

1720 : 40 feux

1728 : 57 feux

1746 : 70 feux

1750 : 80 feux

1760 : 70 feux



Nous avons examiné quelques familles. La première chose qui saute aux yeux, c'est l'extraordinaire taux de fécondité de la 3ème génération d'immigrants qui se rapproche carrément de la fécondité physiologique.

C'est ainsi que Jean M., 1er M. à naître à Steinbourg vers 1659, a 7 enfants dont 4 semblent avoir survécu. Mais ses deux fils restés à Steinbourg, Jean né en 1713 et Jean-Georges en 1699, en ont 13 et 17. Chez Jean les 9 premiers ont une descendance, les 4 derniers nés à partir de 51 ans âge de l'épouse, n'atteignent pas l'âge de deux ans. La filiation Jean-Georges génère aussi 9 descendance, 8 meurent en bas âge, 5 d'entre-eux à partir de l'âge de 43 ans pour l'épouse et 40 ans pour lui, remarié deux fois. Les hommes avaient une santé de fer, Jean-Georges mourra en tant que doyen du village à l'âge de 80 ans. Symptomatique, l'année de sa mort ils étaient encore quatre au-dessus de 79 ans, les trois années d'avant quatre autres arrivèrent à cet âge canonique pour l'époque, cette situation ne se reproduira plus avant longtemps.

Le record : en 1761, la doyenne du village avait 91 ans. Les deux frères s'étaient remarié aussitôt après le décès de l'épouse, la 3ème épouse de Jean pourtant déjà âgée de 45 ans, aura encore 7 enfants en l'espace de 15 ans, jusqu'à mourir d'épuisement ? L'allaitement tenant lieu de contraceptif, on peut se demander pourquoi cette insistance et un tel risque. Certes la religion catholique encourageait fortement les naissances mais c'est quand même extrême, incompréhensible à notre époque. On remarque ensuite que les enfants de cette génération, donc les 4ème et 5ème, connaîtront eux-mêmes des décès multiples dans les années 1760 - 1780, décennies caractérisées par une très forte mortalité.



Le destin s'acharnera particulièrement sur certains. C'est ainsi que Georges H., maire, aura 17 enfants de 2 épouses différentes dont très peu survivront. En 1768 il cumulera re-mariage, naissance et trois décès d'enfants en bas âge de sa première femme décédée l'année précédente. Deux évènements heureux et trois coups du sort dans la même année. Cette forte mortalité infantile allait durer, une de ses filles aura 13 enfants de 24 à 46 ans dont un seul engendrera une descendance pérenne, les 7 derniers de 1808 à 1816 (*soit un tous les 13 mois !*), ne virent que brièvement la lumière du jour. Il en fallait de la chance pour perpétuer ses gênes. Il est vrai que la tendance à l'endogamie qu'on repère au début entre les premières familles n'arrangeait rien. Il apparaît clairement dans les registres que les relations matrimoniales ne se font d'abord pas au hasard. Trois critères dominant : la situation confessionnelle bien sûr (les mariages mixtes sont strictement interdits jusqu'en 1774), l'ancienneté de la famille et sa condition sociale. Il y endogamie géographique et sociale et lorsqu'une femme se retrouve veuve il n'est pas rare qu'un des frères du défunt l'épouse pour garder les terres dans la structure familiale.

Il est symptomatique de constater que 3 frères de la famille M. citée plus haut se marient à 3 sœurs (un troc ?) et ne réussiront pas à faire de descendance, le 4ème plus jeune de 24 ans se mariant même plus tard à la fille de la veuve de son frère décédé, non plus. Streicher, Fischer et Bleze décrivent ainsi la situation dans **l'Histoire des Alsaciens des origines à 1789** : « la parcellisation des terres est freinée au début du XVIIIème siècle par la fixation dans la conscience paysanne d'interdits matrimoniaux », on cherche ainsi à éviter la fréquentation de la jeunesse d'un village à l'autre pour limiter la dispersion des propriétés par la mariage, les jeunes hommes des villages voisins se faisant rosse s'ils courtisent des filles du village. Il apparaît clairement dans les registres que les relations matrimoniales ne se font d'abord pas au hasard. Trois critères dominant : la situation confessionnelle bien sûr (les mariages mixtes sont strictement interdits jusqu'en 1774), l'ancienneté de la famille et sa condition sociale.



Il y a endogamie géographique et sociale et lorsqu'une femme se retrouve veuve il n'est pas rare qu'un des frères du défunt l'épouse pour garder les terres dans la structure familiale. Laurent (1722-1763) héritier du moulin de Steinbourg épouse la fille d'un meunier de Niederhaslach, ses deux fils Ignace (1759-1807) et Laurent jr. (1769-1825) tous deux la fille d'un meunier. Leur mère veuve de Jacques avait épousé un meunier en secondes noces, qui s'établira à Steinbourg. Les préoccupations matérielles semblent à première vue l'emporter sur les sentiments. Cette situation changera vers le milieu du XVIIIème siècle, amenant du sang neuf au village mais en même temps le germe d'un appauvrissement des biens familiaux (morcellement des parcelles). La rupture de comportement provient d'une seconde vague d'immigration, de nouveaux noms apparaissant au village en provenance des communes limitrophes, d'outre-forêt et d'Allemagne.

Durant la décennie 1740 la moyenne annuelle des naissances s'établissait encore à 21 pour 70 familles, à 22 pour 80 familles les années 1750, puis s'accélère une première fois : décennie 1760 29 pour 70 familles, décennie 1770 33 pour 80 familles, avant de stagner en 1780 et 1790 : 33 (effet d'une baisse de la population de 1750 à 1760 et de la pneumonie infectieuse qui sévit entre 1783 et 1789 qui toucha particulièrement les adultes), puis repartir vers les sommets après 1800 (54).

Deux facteurs peuvent expliquer cette fécondité :

1° devoir faire travailler ses enfants aux champs

Les garçons gardent les troupeaux dès 6 ans et participent aux travaux des champs dès 10.



2° l'importance de la mortalité infantile

Nous ne disposons pas des statistiques de mortalité infantile avant 1745, date où il devint obligatoire de noter l'âge des enfants qui avant n'apparaissaient même pas dans les registres de décès. Voir tableau annexe 2 de 1743 à 1789, par enfant on s'est borné à prendre les moins de 8 ans mais la majeure partie décède les 3 premières années. Une fois le cap des maladies infantiles franchi il n'y a plus que très peu de décès. On remarque tout de suite au vu du tableau que parfois l'accroissement naturel est négatif. Certaines années c'est une hécatombe. Les années de disette connues sont marquées en rouge et d'épidémie en bleu. Si disette il y eût certaines années, c'est bien la preuve qu'on approchait de la limite de peuplement.

En 1745, la mortalité infantile c'est 90 % des décès, de 1745 à la veille de la Révolution 44 % des décès. A noter que de 1750 à 1770 la population de Steinbourg stagnera malgré un accroissement naturel positif, ces années sont marquées par un faible taux de nuptialité. 1750 est une date charnière, on était arrivé au maximum qu'on pouvait tirer du système de culture ancien, la pénurie de grains ira grandissant pour culminer en 1770 et 1771 dans toute l'Alsace. Vers la fin du XVIIIème siècle une nouvelle émigration ramènera de la vigueur.

NdIA : cette prolixité restera dans les gênes. Le XIXème siècle aussi connaîtra une démographie vigoureuse culminant dans les années 1870 (moyenne de 69 / an avec le record en 1776 de 78 naissances) sous l'effet d'une nouvelle vague d'immigration, de la baisse de la mortalité et l'amélioration technique. De 1856 à 1936 la population steinbourgeoise augmentera encore de 30 % alors qu'elle baisse déjà de 20 à 30 dans le Kochersberg et jusqu'à 50 % dans les pays voisins de Hanau et de Marmoutier.



La démographie galopante explique aussi la disparition de l'avoine entre le XVIème et le XVIIIème siècle, la nourriture aux bêtes passant au second plan. A partir du milieu du XVIIIème siècle les cultures fourragères nouvelles comme la luzerne ou la betterave permettront de supprimer progressivement le pâturage pour les labours et bouleverseront les techniques d'élevage (stabulation), rompant le cercle vicieux hommes contre bétail, l'un au détriment de l'autre.

Elle est aussi à l'origine d'une 4ème grande période de défrichements, cette fois des déboisements. Entre l'époque de ces plans et l'établissement du cadastre impérial en 1826, des gains importants s'observent en bordure des forêts. N'ayant pas assez de fumier qui aurait pu améliorer les rendements, c'est en augmentant les superficies de labours qu'on essaiera de répondre à la demande croissante.

On comprend pourquoi le Steinbourgeois est viscéralement attaché à ses forêts, n'hésitant pas à plaider sa cause auprès du roi lorsque le seigneur du lieu empiètera sur les terres communales pour ses loisirs. L'affaire de la Faisanderie qui durera de 1730 à la Révolution (cf. Pays d'Alsace 4, 2002) est l'illustration de ce besoin vital de garder les superficies de pâture pour le maigre cheptel, l'Evêché n'en saisira pas l'importance et les habitants ne lâcheront pas.



Elle mène enfin à une précarisation grandissante. La disponibilité des terres est épuisée vers 1750. Le partage successoral en vigueur a fait que les terres octroyées après la guerre de Trente Ans ont été divisées entre héritiers, contrairement au proche Kochersberg où le droit d'aînesse s'appliquait intégralement. En 1716 déjà l'Intendant d'Alsace observait « *que les cadets partageant les fiefs comme les aînés, les gentilshommes ne sont pas riches en Alsace* », il en allait de même avec le peuple. Le plan cadastral de 1826 montre un faisceau de parcelles allongées d'une largeur d'à peine une semée (6 pas), preuve de leur découpage entre héritiers en lots égaux. Toutes les deux générations les parcelles ont triplé.

Examinons à présent la structure sociale des Steinbourgeois de cette époque.

5° Structure sociale

Nous disposons à cet effet des relevés de 1751 pour le nombre de chevaux et de bovins et du relevé fiscal de 1766 pour la répartition des feux.

En 1751 on recensait 66 boeufs et 81 chevaux de plus de 2,5 ans (1 cheval par feu quasiment), plus de *Rossbüre* que de *Kuebüre*. Si on exprime ces deux chiffres par rapport au nombre de laboureurs recensés 15 ans après (= 24), l'écart avec les villages voisins est conséquent :

2,75 / laboureur pour Steinbourg contre 6,58 pour Saverne, 5,42 Altenheim, 4,62 Kleingoeft, 3,8 Otterswiller, 4,16 Dettwiller (même nombre de laboureurs en 1751), Rosenwiller 5,33. Seul Dossenheim en a moins (1,93) mais Dossenheim dispose de chevaux en nombre suffisant (6,33 contre 3,3 pour Steinbourg, 9,5 Saverne, 8,08 Dettwiller, etc...). Pour mettre en perspective, dans le Kochersberg voisin, la moyenne est entre 6 et 9 bêtes par ménage. Cette statistique n'est pas tout à fait pertinente car il peut y avoir des variations au sein des Grossbüre et des autres mais est néanmoins parlante par rapport à ses voisins.



Il ressort de ces statistiques que **Steinbourg est sous-équipé en bêtes de trait** et que ces derniers ne pouvaient assurer l'alimentation en viande. Les raisons sont historiques, le village n'a pas beaucoup de prairies à disposition (18 % de la superficie totale, les pâturages proprement dit ne comptant que pour 1 % alors que la moyenne du bailliage de Saverne est de 33 % dont 20 % en pâturages). A cette époque on envoyait les bêtes en forêt avec les porcs, pour un résultat qui ne pouvait être que médiocre. Elever des vaches signifiait trouver un supplément de fourrages hors village, le gaspillage de la majeure partie du fumier, et par ricochet de mauvaises récoltes. Nous savons d'après les relevés de 1762 (*3) qu'un ha de bonne prairie génère 29 quintaux de foin, le village peut viser un maximum de 6074 qx à l'année. Nous savons aussi qu'une bête mange en moyenne 15 kg de foin / jour = 54 qx par an (d'après Flaxland, 1867, p. 81). Le maximum de têtes de bétail se situe à 112 si tout le foin lui est réservé. Le regain est compris dans ce calcul. Il faut presque deux hectares de blé pour nourrir une vache ! Pire, un ha de mauvaise prairie ne donne que 12 quintaux par an, dans ce cas le village peut nourrir théoriquement 46 bêtes. Si la prairie est moyenne, 70, en ligne avec le comptage de 1751.

Ce résultat traduit deux choses :

1° la capacité nourricière des prés et pâturages était trop faible, en quatre générations Steinbourg était arrivé au maximum possible en têtes de bétail (l'état officiel des récoltes de 1771 confirme que dans la subdélégation de Saverne lorsque le rendement du blé était faible, on tuait nombre de bêtes pour réserver la récolte aux êtres humains)



2° on était arrivé à la densité maximale du peuplement humain

Répartition socio-professionnelle : sur 77 foyers, 24 (31 %) sont laboureurs et 53 (69 %) pionniers ou manouvriers (journaliers, domestiques et artisans). Les premiers disposent d'un attelage, les pionniers n'ont que leurs bras. Là se situe le clivage social de ces années-là. Mais ces données brutes cachent de fortes disparités. Les artisans (généralement les cadets des familles devant se trouver un métier), ne sont pas séparés (cordonnier, tisserands...) et peuvent donc se trouver dans l'une ou l'autre catégorie. Une autre statistique fiscale fournit des renseignements plus parlants, celle des bons, moyens et moindres feux, respectivement 15 bons (19,5 %), 20 moyens (26 %) et la grande masse de mauvais (54,5 %). C'est mieux que les villages environnants (moyenne du bailliage 12,3 et 63,7 %) y compris Saverne.

Même si le contour n'en est pas clairement défini, on peut évaluer la richesse du village. Un aubergiste au moins est attesté, 3 meuniers (dont la famille Ramspacher), les Meyerhoffen, selon toutes probabilités le curé figurait à l'abri du besoin, percevant un salaire et une partie de la dîme que les spécialistes évaluent entre 1/4 et 1/2 sur 10 % des revenus du village précédemment évalués, ce n'est pas mal. Cela fait 6 bons au moins. Il reste dès lors 9 paysans importants qui ne peuvent être que des laboureurs et par conséquent 13 laboureurs "moyens" parmi lesquels peuvent se trouver quelques artisans.



Croisons ces chiffres avec une autre statistique, celle des bœufs et chevaux corvéables, 36 et 33. Par rapport au nombre de laboureurs total, c'est 1,5 bœufs et 1,37 chevaux par foyer. On peut penser que les 9 foyers fiscaux aisés ont un attelage de 2 bœufs au-moins plus un cheval, reste pour les autres 1 boeuf ou 1 cheval, cheval ne présentant aucun intérêt puisque ne fournissant ni viande, ni lait. L'éventail peut être aussi plus ouvert selon que tel ou tel artisan fortuné fasse partie des foyers aisés, ce sont des moyennes. La structure des exploitations paraît en tout cas modeste, la différence entre les deux catégories socio-professionnelles peu importante. Il ressort de cette analyse que Steinbourg a une structure assez égalitaire, un quotient laboureurs / manouvriers de 0,45 (la moyenne des baillages ruraux bas-rhinois est de l'ordre de 0,70 en 1766).

Le cheptel apparaît comme le talon d'Achille de la commune qui est aussi plus mal lotie que ses voisins sur un plan gros cultivateurs. La superficie moyenne des terres labourables confirme cette position : 14,20 ha / cultivateur (base : 341 ha). A Waldolwisheim et à Dossenheim la superficie moyenne est de 22 ha, ces villages disposent de 58 et 69 bêtes de trait pour 13 et 15 agriculteurs, à Saverne 12 agriculteurs se partagent 82 chevaux pour une superficie moyenne de 23 ha. Moins de journaliers que les autres à Steinbourg certes, mais parce que personne ne pouvait les employer !



Conclusions

Le surpeuplement précoce particulièrement marqué à Steinbourg a mené à un morcellement progressif des terres encore accentué par la Révolution et le partage des biens communaux, ce qui mènera à une prolétarianisation de ses habitants au XIX^{ème} siècle avec une multiplication des journaliers agricoles alors que le travail se faisait rare. La commune à cette époque est à mi-distance de l'opulence et de la misère, son talon d'Achille est le cheptel, son avantage les forêts, avantage qui perdurera (en 1907 la commune possédait encore 353 ha). En corollaire on note aussi une structure plus homogène et ceci contribuera à la personnalité des Steinbourgeois aux siècles prochains, très tôt obligés de se serrer les coudes. L'absence de patriciat terrien conduit à une structure sociale démocratique et une étroite solidarité économique qu'on constatait encore récemment lorsque le paysan prêtait volontiers son tracteur pour de menus travaux, comme devait le faire le laboureur du XVIII^{ème} siècle aux manouvriers dépourvus de bêtes de labour. Le progrès technique sera tardif : vers les années 1900 la commune fera l'acquisition d'une batteuse à vapeur pour 25.000 marks de l'époque, le paysan-ouvrier qui jusque là battait ses gerbes au fléau le soir après le travail, fut libéré de cette tâche.



Notes :

(1) Baillage de Saverne : Altenheim, Kleingoeft, Monswiller avec Zornhoffen, Ottersthal, Otterswiller, Saverne, Steinbourg, Waldolwisheim

(2) Le Schultheiss a un rôle éminent. Il est à la fois le défenseur des intérêts du seigneur, désigné par lui, et le receveur de la commune, qu'il défend lorsqu'elle est menacée y compris par son maître (cf. affaire de la Faisanderie, cahier SHASE 2002,4). La fonction ne mène pas à la richesse, elle en tire sa substance car hormis les droits de bourgeoisie il n'est pas rémunéré. Comme critères de choix, il doit figurer au nombre des habitants qui ne sont pas dans le besoin, en théorie parler français et allemand (mais en Alsace ceci est un vœu pieu), de préférence être natif du village. A Steinbourg les Lehman, famille déjà répertoriée en 1617 au village, avaient autorité. Adam, prévôt en 1658, son fils Jacques en 1664, puis le bâton est transmis aux Aleman attestés comme prévôts en 1688 avec Jean et en 1715 son fils Jean-Michel (on peut se demander s'il ne s'agit pas des mêmes vu la similitude des noms et la disparition des Lehman au moment où les autres apparaissent sous la plume d'un prêtre français, le dénommé Sauvage ; celui-ci est un adepte de la confusion faisant d'un Minni un Lemoine par exemple). On était donc prévôt de père en fils. La fonction n'est pas facile, c'est autant un médiateur qu'un représentant de la loi, portant souvent la responsabilité des actes de ses concitoyens, comme lors de l'interdiction des coupes de bois édictée par le baron de Lucé en 1754.

(3) Marc Sinniger, Steiwerer Kaasblattel 1983, 2



2. Steinbourg, toponymie, lieux-dits, Flurnamen

Ces dernières années les découvertes ont été nombreuses quant au passé de Steinbourg, d'abord en ce qui concerne le premier propriétaire des lieux, l'abbaye de Schwarzach, au VIII^{ème} siècle, puis par l'archéologie qui nous a fait reculer à l'époque gallo-romaine. Les vocables géographiques, oeuvre de générations successives qui les ont transmis oralement de père en fils, complètent l'archéologie, qui permet d'établir le berceau physique du village : l'Altenberg au nom si évocateur. Loin d'être un assemblage de mots sans âme, la toponymie touche de toutes parts à la vie et nous donne une image des temps anciens ; l'empreinte des étapes successives de l'occupation humaine s'y lit. Situé sur la dernière de ce qu'on appelle communément les collines de Brumath, premier village au débouché du comté de Hanau-Lichtenberg, Steinbourg constituera de par son emplacement une frontière politique dès le X^{ème} siècle, puis religieuse à la Réforme. Le village n'appartient géographiquement ni aux communes forestières sous-vosgiennes, ni au pays de Hanau et n'a rien en commun avec les fertiles collines loessiques du Kochersberg, il cumule un peu des trois.

De prime abord l'endroit paraît assez ingrat. Au-delà de la Zorn commence un style nouveau où de petits bois occupent fréquemment les crêtes, restreignant l'espace des cultures. Bordé au sud par la forêt et les fonds marécageux de la Zorn, qui n'étaient pas cultivables, au nord et à l'est par les anciennes possessions des comtes de Dabo, (tout le croissant de Dettwiller à Dossenheim en passant par Wiesenau, aujourd'hui disparu, et Hattmatt, la rivière Zinsel faisant office de frontière), à l'ouest par des bois, les habitants mettront longtemps à façonner leur milieu de vie. Coincé entre Zinsel et forêt, Steinbourg devra trouver sa place au sein des entités voisines plus anciennes, d'où sa digitation nord-sud, alors que ses voisins ont une structure circulaire. Rappelons que les villages en -weiler (Dettwiller, Monswiller) sont la germanisation de villas gallo-romaines et que ceux en -heim (Dossenheim, Ernolsheim, Waldolwisheim) sont admis par les historiens être antérieurs au VIII^{ème} siècle. Une statistique éclairante : au sud de la forêt de Haguenau, 85 % des villages bas-rhinois font partie de cette catégorie.



Au Nord donc Altenberg et Ramsberg, aux confins du pays de Hanau, collines exploitées dès le II^{ème} siècle (vignes et labours). C'est le meilleur endroit car ailleurs les terres sont peu fertiles, marécages au nord-ouest (*Kritzelwase*, *Strietlach*) ou au centre du village (*Dorfwase*, *Kerichwase*), des terrains sablonneux (canton *Sand*), des terres incultivables au-delà de la Zorn (*Gansegase*, *Bruckewase*). Le *Brüchelfels* (Brüchel = diminutif pour marais) délimitant l'Altenberg à l'est vers le village aujourd'hui disparu de Wiesenau.

Une seconde phase de défrichement a lieu en partant de l'Altenberg vers la Zinsel à partir du IX^{ème} siècle. Nous savons que ces terres revinrent à l'abbaye d'Andlau, héritage de Ste Richarde, fondatrice du couvent, quelques 250 hectares de prairies dont on peut estimer que 7 % étaient cultivés en 828 vu l'outillage rudimentaire de l'époque et le nombre de serfs mentionnés dans l'acte d'échange Schwarzach-Erchanger. Andlau laissera une forte empreinte dans la toponymie, moulins de la Zorn (*Mehlbarri*), un de ces moulins dit "*Schnellenmühle*" pourrait être à l'origine du surnom donné aux Steinbourgeois, d'Schneller, les lanceurs de billes (une autre hypothèse voudrait que cela soit en rapport avec une carrière qui en fabriquait), Zehnerschier, ferme où l'on entreposait la dîme payée au couvent.

Andlau possédait divers biens : la "*Rietleheut*", 2 Acker non localisés au nord du village (1 acker = 30 à 35 ares), un verger avec étang de la même superficie près du château, 13 Huben de champs cultivés c.à.d. entre 108 et 126 ha (1 Hube = 30 acker), une vaste prairie dénommée *Bruehl*, (les prés proches de la Zinsel portent encore le nom de *Breijel*). La colonge, cette organisation féodale reposant sur un contrat d'après lequel le propriétaire confiait ses biens à plusieurs personnes moyennant des redevances annuelles, était exploitée par un « mayer », qui a pu donner le nom au canton à angle droit présent sur les cartes anciennes, entre la rue de Rosenwiller et le Hattmatterwaj appelé *Meyerplatz* (à ne pas confondre avec la *Meyerei*, située plus loin du village, près de la Zorn, et qui sous-entend fermage et non exploitation directe). Ce qui plaide pour cette analyse est qu'il est stratégiquement à égale distance des premiers champs cultivés au nord et à l'est. Un chemin creux (*Klamm* en alsacien, l'actuelle rue de Rosenwiller) menant à ces dernières.



Une autre phase de développement a lieu vers l'ouest, défrichage progressif des bois, *Daibelsrain*, *Prinzenrain* (le terme rain signifiant lisière d'un bois, supposerait que le Stockwald appartenant aux princes-évêques de Metz devait être contigu et beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui) avec fixation de l'habitat une fois la région pacifiée des luttes dynastiques entre Carolingiens descendants de l'aristocratie austrasienne ayant étendu leur foncier jusqu'en Alsace (fondation de l'abbaye de Neuwiller en 750), et les ducs et comtes allémانيين. Le *Liesmattgraben*, un fossé qui a longtemps été une frontière politique, implique le caractère ancien du territoire qui jouxte le finage (Lies = ancien lot en alsacien). Le *Prinzenrain* fait peut-être référence aux princes-évêques de Metz possessionnés en face. A proximité immédiate, le cimetière actuel, qui était fortifié. Car Steinbourg, entré dans l'histoire sous le nom de Steingewirke, tient un rôle militaire (wircki signifie ouvrages défensifs en francique). La région est stratégique, le promontoire sur lequel est situé le village contrôlant la route Brumath-Metz (le *Kritzelwase* endroit où cette voie disparue croisait celle de Wasselonne à Neuwiller ?), le fief est ainsi à la lisière physique des luttes d'influence du Haut Moyen-Age en Basse-Alsace.

Entre le Meyerplatz et l'Altenberg évoqués plus haut, l'*Albertsmatt* est la seule partie du ban dérivée d'un prénom. Or en l'an 1317 un pré est vendu par un certain Albert Senger, écuyer, à un chevalier du Kochersberg. L'*Albertsmatt* dû au prénommé Albert ? Il y a des chances, car nous retrouvons mention de cet Albert Senger avec la particule nobiliaire « de Steingewirke » en 1349 en tant que co-proprétaire du château de Géroldseck (1/4 du château lui appartenant). C'est l'époque où l'abbaye d'Andlau perd progressivement toute influence en raison de la vie dissolue de ses abbesses et du contexte guerrier avec un Evêché de Strasbourg essayant de se tailler un fief en face de celui de Metz ; Steinbourg tombe dans l'orbite des Geroldseck, alliés à l'évêque de Strasbourg (dans un acte du 9 février 1358 établi à Avignon par le pape Innocent VI, Jean de Geroldseck est mentionné comme Kirchherr de la paroisse, lui aussi possédait 1/4 du château familial). 53 ans plus tard, Senger et Geroldseck étant décédés tous deux sans héritier, Steinbourg sera donné en fief aux Münch de Willsberg, prévôts de Saverne.



La dernière phase de développement se fera tardivement vers le sud à distance respectable du lit de la Zorn instable de jadis (voir carte XVIIIème siècle dans affaire de la Faisanderie) et au-delà du canal où l'on note les parties les plus régulières et anguleuses (*Klein-Gerieth*, *Gross-Gerieth*, *Gerieth* vient de l'allemand *reuthen* = défricher) ou en lanières (*lange Stränge*). Cette partie au sol ingrat (*Heide* au-delà de la Zorn = terre en friche où on plantera une carrière de pierre plus tard), dont les noms font encore état de la lutte contre la nature grâce à l'endiguement et au drainage successif du fleuve, lutte qui durera jusqu'à la fin du XXème siècle. Les crues mémorables du fleuve sont encore dans tous les esprits, celle de 1947 fut monstrueuse, isolant les deux parties du village. Des alluvions ont été déposés jusqu'au stade de football actuel à certaines époques.

C'est à cet endroit que se situeront les biens communaux après la Révolution, canton *Olme* à droite de la rue de la gare actuelle (*Olme* signifie *Allmend* en dialecte, le domaine de tout le monde), ou *Zinsel Olme* derrière le *Birkenfeld*, le long de la rivière. Les *Allmend* sont caractéristiques de l'Alsace, des biens sur lesquels les membres de la communauté exercent un droit d'usage temporaire ou en commun (pâturage, droit de prendre du bois...), souvent des marécages inondables. De l'autre côté de la route vers la *Zinsel*, derrière les *Maddle*, le *Laemmerollmend*, endroit où les habitants amenaient les agneaux en pâture, situé devant l'explicite *Söejmatt*, à l'écart des habitations. La section devant la forêt de *Monsau* est aussi attestée comme bien commun au début du XIXème siècle. Une utilisation rationnelle de l'espace, nos ancêtres étaient des gens pratiques qui maximisaient le peu dont ils disposaient. Des tensions apparaîtront avec les voisins au sujet de cet espace restreint et même avec le seigneur du lieu (voir l'affaire de la Faisanderie) au XVIIIème siècle.



3. Témoignage d'un Malgré-Nous, Marcel Hausser

Marcel Hausser n'avait pu réprimer sa fibre patriotique le 14 juillet 1941 et avait entonné la Marseillaise avec quelques copains suite à quoi il avait été dénoncé puis interné à l'âge de 18 ans à Schirmeck, où il passera six mois. Six mois à devoir supporter les brimades des gardes et de leur sadique tortionnaire en chef, Karl Buck, sinistre personnage qui sera condamné à mort deux fois par les Britanniques et les Français mais que la République Fédérale allemande s'empressera de libérer lorsqu'il leur sera remis en 1955. Un jour celui-ci croisant le chemin de Marcel Hausser qui revenait du coiffeur, le gifla tellement violemment parce qu'il n'avait pas la coupe de cheveux réglementaire (le crâne rasé), qu'il tomba par terre. Schirmeck était un camp spécialement créé pour les Alsaciens récalcitrants, ceux qui écoutaient Radio-Londres, refusaient la germanisation de leur prénom, ou encore portaient un béret basque. On essayait de vous briser moralement (endoctrinement tous les dimanches dans la salle des fêtes du camp qui pouvait contenir 2000 personnes) et physiquement (comme seule nourriture : un extrait de chicorée infect le matin, un morceau de pain noir avec un fromage ou une rondelle de saucisse à midi, une louche de soupe maigre le soir, ce régime amena Marcel Hausser à manger l'herbe qui poussait à côté de son baraquement pour tenir). Tout le monde avait droit au même traitement y compris les personnes âgées de 80 ans ; sa jeunesse et une forte résistance physique lui permettront de résister. Il sera témoin de l'explosion démographique du camp qui passera de 600 à plus d'un millier de déportés dans les six derniers mois de 1941 à mesure que la répression nazie s'accroît en Alsace.



Rentré à la maison et après avoir effectué 5 mois de service de travail obligatoire dans le R.A.D. il sera incorporé de force en octobre 1942. Affecté en pays annexé sudète avec un passage en Pologne pendant l'hiver 1942-43 où régnaient des températures de - 30 degrés, il est condamné à deux mois de prison par le tribunal militaire de Dresde pour propagande défaitiste anti-nazie en février 1943. Ré-affecté au régiment du 9ème Panzer-Grenadier (infanterie mécanisée de soutien des chars de combat) qui opérait sur la côte adriatique, il le rejoint début décembre 1943. Le 22 janvier 1944 les Alliés débarquent à Anzio près de Rome, le bataillon de Marcel Hausser est envoyé de toute urgence vers cette région. Les combats sont très violents et les Allemands bombardés par l'artillerie lourde de la marine et de l'armée de l'air du 6ème corps américain essuient de lourdes pertes. Après 3 jours de combat il ne reste plus que 26 hommes valides sur 120 dans le bataillon de l'Alsacien, lui-même échappe de peu à la mort à moitié enterré par une explosion.

En infériorité numérique les Allemands se retirent sur les sommets des Apennins qu'ils utiliseront comme rempart pour barrer la route de Rome, le régiment de Marcel Hausser est lui aussi envoyé se retrancher sur les hauteurs. Ses supérieurs réclament des civils pour faire des tranchées mais les hommes du village se cachent dans les montagnes. Pour éviter une fusillade il intervient auprès du curé du village qui heureusement parlait français, ayant fréquenté le séminaire de Strasbourg avant-guerre, et le met au courant de la situation. Celui-ci fait sonner les cloches. Immédiatement les femmes et les enfants coururent vers l'église, quelques heures après les hommes se présentaient. Le lendemain, nouveau déplacement dans la région proche de Cisterna-Aprilia. Installé sur une colline comme 1er tireur de mitrailleuse sol-air assisté d'un second alsacien incorporé de force de Rothau. Une vingtaine d'officiers apparaissent, leur général demande à Marcel Hausser de l'accompagner. Il refuse prétextant ne pouvoir abandonner l'arme au deuxième servant celui-ci ne parlant pas allemand,



Le général le prend à l'écart et le questionne d'où il vient et lorsqu'il apprend qu'ils sont tous deux alsaciens il l'interroge « vous êtes donc nés Français, vous pensez devenir quoi après la guerre ? » Marcel Hausser a des convictions, il répond qu'il espère que l'Alsace redevienne française. Il s'attend à être fusillé sur place, le général lui tend alors la main en disant : « je vous félicite pour votre courage ! ». Les officiers de la Wehrmacht n'étaient pas tous d'accord avec le viol de la personnalité alsacienne qui échappait au sens commun. Quelques jours plus tard Marcel Hausser est blessé à l'avant bras par un éclat d'obus. Il obtient 15 jours de convalescence à Steinbourg après sa sortie d'hôpital. Nous sommes le 7 juin, il apprend le débarquement de Normandie à la radio. Sa permission arrivée à son terme Marcel décide de désertre son unité toujours stationnée en Italie. Il réussit à franchir le front à sa 3ème tentative en brandissant le petit drapeau bleu-blanc-rouge que les incorporés de force portaient secrètement dans leur poche. Il passe quelques semaines dans le camp américain de Pagnidi-Astiana avant d'être remis aux autorités françaises près de Naples. C'est là qu'il s'engage dans les forces françaises libres. Il débarquera avec la 1ère armée du général De Lattre de Tassigny à Saint Tropez en août 1944, ce qui le mènera jusqu'en Allemagne

avec une dizaine d'autres Steinbourgeois libérés de l'emprise allemande.

Il sera de retour dans son foyer pour Noël 1945. Il aura connu l'enfer des camps de concentration, celui de la guerre, la connivence de certains soldats qui savaient la défaite irrémédiable ; un gradé avisé lui conseilla de refuser la proposition qu'on lui a fait de devenir tireur d'élite, paraît-il les Alsaciens étaient très doués à cet exercice, en se faisant faire des lunettes factices chez un opticien.

Marcel Hausser s'est confié à moi en octobre 2010. Je lui en suis reconnaissant au nom de tous ceux qui n'ont pas parlé après-guerre pour des motifs divers notamment cette incompréhension française du drame des Malgré-Nous et de la mise au pas d'une région entièrement incorporée de force. Le traumatisme du retour à une mère-patrie qui les a injustement traités après les avoir abandonnés à leur sort a été tellement profond qu'il a fallu deux générations avant qu'« une écriture individuelle prenne en charge le destin collectif » cf. André Weckmann.



4. In mémoriam, André Weckmann et Steinbourg

L'écrivain André Weckmann est né le 30.11.1924 à Steinbourg et décédé le 30 juillet 2012. Il nous a laissé une œuvre immense en trois langues dont l'alsacien. André Weckmann a plusieurs facettes, poète, moraliste, défenseur des libertés, il était aussi à l'aise dans des écrits liturgiques que lyriques. Il a puisé une partie de son inspiration dans son village natal où il venait régulièrement se ressourcer (« *je suis monté au Col de Saverne, j'ai gravi la cathédrale, je me suis assis sous un noyer à Steinbourg et j'ai posé mes questions au vent, à la pluie, au soleil* »). C'est à Steinbourg qu'André Weckmann apprit l'allemand, en recopiant les sermons du curé lors de la communion solennelle et en participant à la chorale du village, les chants latins étant traduits en allemand. Qu'adolescent il acquit, de par l'emplacement de l'auberge parentale accueillant mariniers ou cheminots de passage, cette ouverture d'esprit qui le caractérisera. Qu'il fut confronté pour la première fois à la poésie en langue régionale, celle de Frédéric Mistral en langue d'oc - dont il fut le spécialiste en France - pendant qu'il se cachait en tant que déserteur de la Wehrmacht dans les caves familiales.

C'est le patois du village, langue de son père, parfois mâtiné de francique maternel, qu'il employa dans ses écrits et qu'il légua aux générations futures. Le village enfin lui légua cet esprit rebelle qui le caractérisait depuis des générations. Steinbourg fournira le cadre et la trame de nombreux romans, s'appelant successivement Sorania (de sorna, le nom celtique de la Zorn) dans « *Geschichten aus Soranien* », 1973, Zornwiller (« *Fonse ou l'éducation alsacienne* », 1975), Ixe (« *Wie die Würfel fallen* », 1981) ou Blôdersche dans « *La roue du paon* », 1985. Dans son premier roman en 1968, « *Les nuits de Fastov* », le village est déjà omniprésent. Il le sera encore plus en 2007 dans « *Splitter* ». Dans une transposition de la mythologie troyenne sur le sol alsacien (Helena) il fera naître Achille au Nârrebarri, la colline au nord de Steinbourg où démarra l'histoire du village. Steinbourg fera aussi l'objet de poésies dédiées, comme dans Caïn :



**« C'était un village pareil au mien ;
posé sur sa colline verte ;
dans le doux paysage des rivières Zinsel et Zorn,
Sait-il ce qui advint au village ?
ce village pareil au mien,
ô mon Steinbourg des Dniepr et Boug,
ô mon Samgorodsk des Zinsel et Zorn » (extrait).**

Lire André Weckmann est un voyage dans le temps,
la photographie d'une époque révolue.

Nous pouvons découvrir certains aspects locaux au hasard de sa biographie.

Geschichten aus Soranien

Ce livre raconte l'histoire d'un village alsacien des années 1870 à 1970. Dès les premières lignes on devine de quel village il s'agit, l'épisode sur le Lohrbarri, quoique pas fidèle dans le détail, s'inspire de faits réels s'y étant produits lorsque des uhlands lancés à la poursuite de l'armée de Mac Mahon atteignirent Steinbourg après la défaite de Froeschwiller. Les prénoms et les noms de famille ont été travestis mais les personnages ont réellement existé.



Page 79 l'auteur évoque la sérénité du village dans l'entre-deux guerres :

« *Noch haben wir das schöne, gute, sorglose, einfältige Leben an der Sorana, das sich von Marikknepfle und Lorbergsylwaner nährt, das auf Waldfesten singt, turnt und bläst, das am Bach liegt im Schatten der Erlen und Weiden und fischt und liebt* ». En une seule phrase il met en relief des aspects emblématiques qui perdureront jusque dans les années 1970-1980 : les fêtes de village, le dynamique club de gymnastique et son harmonie, les antiques vignes du Lohrberg qui produisaient un médiocre cépage, les repas traditionnels du dimanche à base de Fleischsuppe, la Zorn non encore rectifiée avec ses aulnes donnant ombrage, les pâturages, la pêche, une passion de nombreux villageois. On ne peut mieux résumer le Steinbourg de l'époque. Plus loin dans le chapitre sur la seconde guerre mondiale, l'auteur précisera : « *die Handlung dieser Geschichte entspricht in grossen Zügen den Vorgängen in S. (comprendre Steinbourg) in den Jahren 1940 bis 1942* ».

Il y détaille la fronde ouverte de la population envers le nazisme au travers de deux événements, la coupe de l'arbre de la liberté planté au lendemain du retour à la France et la démonstration de force des SS voulant forcer la population à rejoindre les instances nazies.

Wie die Würfel fallen

Page 70 André Weckmann décrit les processions religieuses qui de mémoire d'homme ont de tous temps été grandioses à Steinbourg, la presse s'en faisant même l'écho dans l'entre-deux guerres :



« Am schönsten waren die Lieberherrgottsprozessionen, sagen die Älteren. Die übertrafen alles was ihr euch vorstellen könnt, ihr Jungen, da sind die Blumenkorsos die man heute in den Städten veranstaltet nix dagegen. Blumen und Maien, Fahnen und Girlanden : das ganze Dorf in der üppigen Farbenpracht, ein ganzes Jungbirkenwäldchen geschlagen und in der Gassen wieder aufgestellt, ganze Wiesen gemäht und die Gassen mit dem frischduftenden Gras bestreut, Triumphbögen aus Tannengrün und Rosen, die Plätze von der vier Altäre mit immensen Blumenmosaikern belegt : die ganze Nacht arbeiteten wir daran ; die Häuser mit Fahnen behängt in **Rotweiss** (le drapeau alsacien), **Blauweissrot** (le drapeau tricolore) und Weissgelb (celui du Vatican). Plus loin une scène dont les anciens se souviennent très bien : « Zwei Löschmänner in Galauniform, goldblanken Helm auf und die Brandaxt geschultert, führen den Zug an, der Kirchenschweizer mit Dreispitz, Hellebarde und viel Lametta schreitet würdig hinter Ihnen her. Feuerwehrunteroffiziere tragen den Himme, unter dem Hochwürden dem Herrgott das Dorf und dem Dorf den Herrgott zeigt. Dann die Musik, weisses Kepi, dunkelblaue Weste, weisse Hose im Prozessionsmarsch. Und Fahnen, Fahnen, Fahnen. Schwere samtene Vereinsfahnen ».

André Weckmann insistera plusieurs fois sur la foi profonde qui guidait les actes des villageois et le soutint lui-même pendant la guerre lorsque « seul un Vater Unser le rattache au monde » (La roue du paon) : « On chantait merci par un Grosser Gott wir loben dich choral ample et magnifique qui débordait de l'église et soulevait tout le village, toute l'Alsace, et la portait devant la face de Dieu ». Dans un de ses poèmes il décrit comment les habitants se rendent à la messe basse en sabots de bois qu'ils laissent à l'entrée car cela faisait trop de bruit sur les mosaïques de l'église, suivant ensuite la messe en pantoufles. Il prétendit qu'en rejetant la langue des ancêtres les Alsaciens ont aussi rejeté la foi des ancêtres. « Que serait l'Alsace si les Alsaciens n'allaient plus à l'église ? » fera-t-il dire à Bürehanse Georges d'Ixhouse.



Dans *Geschichten aus Soranien* il décrit le rituel du dimanche matin dont les anciens se souviennent encore :

« *Soranische Sonntagmorgen haben seit Generationen ihren festgelegenen Ritus. Sie beginnen mit der Siebenuhrstillmesse. Dann eilt das Volk der Weibslente, der Wirte, der Angelfischer, der Jäger, der Fussballer (tous ceux qui ne pouvaient fréquenter la messe principale ainsi que ceux qui avaient déjà soif rajoute-t-il...) durch die halbwachen Gassen. Gegen acht werden Sie dann vom Pfarrer nach Hause geschickt. Gegen halbzehn kommt die zweite Welle mit den zwitzschernden Kinder. Und es beginnt das Hochamt. Après l'église les femmes et les enfants rentrent à la maison pendant que les hommes vont faire une belote ou un skat au bistrot bis die Mittagsglocke nach Hause ruft. Il est vrai qu'à Steinbourg à cette époque il y avait 12 bistrots soit 1 pour 30 hommes !*

Le poète engagé

Dans les années post-soixante huitardes A. Weckmann devint le chantre d'une certaine contestation jacobine (« *die Gummiwand der jakoninischen Nivelierungsmaschine* ») ses textes prirent un accent plus critique. Devant le lent déclin de sa langue natale piloté par les autorités scolaires interdisant de parler alsacien à l'école sous peine de sanctions, le manque de reconnaissance de nos spécificités régionales et de l'horrible destin des Malgré-Nous, ces « parias exclus du martyrologue national » pris en otage de la Realpolitik des années

d'après-guerre, il pointa du doigt les errements passés des voisins de l'est comme de l'ouest avec Steinbourg en filigrane, le Steinbourg identitaire qui bravera le politiquement correct en étant le premier village d'Alsace à inscrire son nom alsacien sur les panneaux d'entrée du village, le Steinbourg nouveau de la société de consommation et le Steinbourg ancien meurtri par la perte de nombreux jeunes sacrifiés comme chair à canon, un traumatisme qu'il ne réussira jamais à exorciser.



Dans La Roue du paon, il nous livre un témoignage poignant sur les monuments aux morts de la première guerre : « *Les monuments aux morts alsaciens sont tous des mémoriaux de pitié et de la défaite... car voyez nos morts : ils sont tous plus ou moins nus. On ne pouvait pas, décevant, les représenter en soldats uniformés, casqués et armés. En effet, les eût-on statufiés en soldats allemands, respectant ainsi la vérité historique, les sentiments patriotiques des Alsaciens ainsi que des sous-préfets et touristes français en eussent été bafoués. On opta donc pour des morts nus et des inscriptions neutres telles « à nos morts » ou encore « morts au champ d'honneur ». Les morts alsaciens sont les seuls à être morts pour rien, même pas pour le roi de Prusse.*

Aucune patrie ne les réclame. Et même l'Alsace ne peut prétendre qu'ils sont morts pour elle. L'exception qui confirme la règle nous l'avons ici, à Blôdersche.

Notre sculpteur est le seul à avoir osé, par une discrète adjonction de bandes molletières, atténuer quelque peu la honte alsacienne ». Il trouvait indigne que les soldats de la seconde guerre mondiale partagent le même monument que ceux de la première : " on est combien à se partager les honneurs du 11 novembre ? (1918). Compte voir, cela doit faire quatre tonnes d'engrais pour le champ d'honneur livrées par Blôdersche en deux expéditions."Personne n'était à l'abri de sa plume. N'appréciant pas qu'on sacrifie les marronniers de la rue de la gare au dieu macadam, il en fait un poème satirique. Celui-ci commence par une description bucolique des marronniers semblant coiffés d'une tartine de confiture au soleil couchant :



*« An unsrem waj ins dorf
stehn zwanzig keschtebaim
d'haleft bliest in roserot
d'haleft bliest in wiss
un iwer ne àm horizont
de owe wie e schlaggelbrot
lejt ufme dannedisch »*

Cette strophe fait écho à une autre où le soleil couchant se réverbère sur les joues d'une enfant :

*« Uf unserem waj ins dorf
làcht wiss und roseroterter blüescht
un inger zwànzig keschtebaim
drait's maidel mir e sunnerot
uf sine backle haim »*

La seconde paire de strophes développe le thème initial dans la même rythmique :



Mais les arbres une fois coupés la jeune fille ne porte plus qu'un silencieux reproche sur ses lèvres, le coucher de soleil ayant perdu son charme :

*«An unserem waj ins dorf
stehn zwanzig keschtebaim
d'haleft het e àx im stàmm
d'haleft het e saj :
dann hit noch mien se àlli uf d'sit
dr güxel waiss worum »*

*« Uf unserm waj ins dorf
lejt wiss-un-roseroter blüescht
un vun de zwànzig keschtebaim
drait's maidel mir e stummi klaj
uf sine libbel haim »*



A. Weckmann dédiera plusieurs poèmes au dernier employé de la gare, Charles Stein, la démolition de la gare qui reliait le village au monde avant l'hégémonie de l'automobile signifiant pour lui la fin d'une époque. « *So schnell wurd's Firowe. Un ich bin mied worre. Alt worre. Üralt wie's Dorf. Dann's Dorf schrumpft ing wie's Groosels gsicht* ». Prémonitoire : *Hochhhyser in de Horizont geràmmt. D'Bàach inggezühnt un kànàlisiert. D'Wyde umghäuje. D'Sangessle verbrannt. D'Hùnd sin àn de Lain ze fiehre. S' bedratte vum Ràse isch verbodde. Un d'knackes hàn in àbgezirikelte Sàndkaste ze speele* ». Quoique n'habitant plus au village il avait Steinbourg chevillé au corps. Dans les années 1960 il évoque les houblonnières qui jadis occupaient l'espace communal dans Hopfezille : « *Hopfe in lànge Zille, fufzehn rejemanter stehn um min dorf* », la Zorn de son enfance encore buissonnière ces années-là (on se souvient de ses crues mémorables avant qu'elle ne fut canalisée vers la fin du XXème siècle) fera l'objet d'un recueil de chansons, Liedle fir d'Zorn.

Vers la fin de sa vie il publiera « Splitter », livre dans lequel il tenta d'exorciser ses vieux démons, « Steinburger Balladen » et plusieurs textes marquants. Le poète « qui aima l'ortie plus que la rose », ces orties de la forêt steinbourgeoise qu'il évoquera dans Tamieh et le cycle Don Quichotte en alsacien, il les laissait pousser volontairement à hauteur d'homme avant de les couper. Elles symbolisaient l'Alsacien qui pousse là où les *Ordnungsfanatiker* lui laissent le champ libre. Libre il l'était assurément, écorché vif, mais libre penseur, infatigable humaniste jusqu'à devenir un soutien actif pour les otages français en Afghanistan qu'il encouragea à tenir sur Radio France durant leur captivité, ils l'en remercieront à leur retour au journal télévisé de France 2. Un grand personnage qu'on n'est pas près d'oublier.

Claude Minni, 2012